

Bildungsroman

Burning de Lee Chang-dong

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2019). Compte rendu de [Bildungsroman / *Burning* de Lee Chang-dong]. *Ciné-Bulles*, 37(2), 12-13.



Bildungsroman

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

En fiction, si l'on se permet de représenter un personnage d'aspirant écrivain faisant son entrée dans la vie, le mieux sera de mêler cette figure rebattue à une réalité qui dépasse l'imagination. C'est (en outre) ce que fait brillamment Lee Chang-dong dans ce film d'après une nouvelle de Haruki Murakami, soutenu par le non moins brillant Yoo Ah-in, qui, interprétant le jeune Jong-su, tient le score parfait de la prestation, toute en retenue, d'un jeune homme que l'on présume d'abord entraîné, ahuri jusqu'au mutisme, dans une histoire aux allures de traversée des apparences. Dépassé, il en a souvent l'air : on comprendra qu'il n'en pense pas moins.

Cela commence quand le jeune homme, employé comme livreur, rencontre une ancienne amie de la petite école, Haemi (Yun Jong-seo), qu'il n'a pas vue depuis.

Amatrice de mime (la scène de séduction tourne autour de l'épluchage d'une tangerine imaginaire), celle-ci serait sur le point de partir en Afrique pour une mission humanitaire et demande à Jong-su s'il veut bien s'occuper de nourrir son chat pendant ce temps. Haemi invite Jong-su chez elle, ils font l'amour aussitôt et, sur la surface vierge que présente le visage de Jong-su alors — captivé par la vue des particules de poussière qui dansent dans un rai de lumière —, semble s'inscrire le mystère d'une première expérience promise à le hanter. Elle ne sera pas la seule.

Dans quoi s'est-il embarqué, dans quoi l'a-t-on embarqué à devoir, pour commencer, s'occuper d'un chat qui demeure invisible? De retour de voyage, Haemi se ramène auprès de Ben (Steven Yeun, mondialement connu pour la série **Walk-**

ing Dead), un jeune homme né dans le privilège, conduisant une Porsche et vivant déjà en appartement. «Il est comme Gatsby le Magnifique», dira Jong-su en une rare référence littéraire. Son père subissant un procès après avoir agressé un voisin sur sa ferme, Jong-su se verrait plutôt comme un personnage de Faulkner, son écrivain favori, celui qui lui a inspiré son informelle vocation. Des paternels sudistes du Grand Américain à celui où Jong-su s'occupe de la ferme paternelle, à la frontière de la Corée du Nord, la correspondance n'est peut-être pas si saugrenue qu'elle n'y paraît. Jong-su aussi vit un «drame sudiste», une sombre affaire de famille, à laquelle s'ajoute l'éveil trouble de son désir.


En voyage, Haemi a admiré la «danse de la faim», où le danseur mime le passage de la conscience de la faim matérielle à la

faim spirituelle. Elle en est revenue avec ce Ben décontracté et riche, et pourvu d'un inexplicable penchant pour les jeunes filles du peuple. Au cours d'une scène révélatrice où Ben les reçoit chez lui, Haemi confie son ignorance sur ce qu'est une métaphore. « Demande à Jongsu, notre écrivain amateur », de dire Ben. Mais Jongsu préférera, au lieu de répondre, explorer les tiroirs de la salle de bain de son hôte, où il découvre une collection d'objets fétiches féminins. Sans doute faudra-t-il souffrir encore cet étrange trio amoureux pour savoir de quoi il en retourne entre ce jeune homme pauvre en état de malaise, son rival à la Gatsby et la jeune fille au milieu, coincée entre sa faim spirituelle (Jongsu?) et sa faim matérielle (dont l'assouvissement semble promis par Ben). Pourquoi Ben, qui a déjà tout ce qu'il veut, s'amuserait-il de surcroît à ravir Haemi au nez de son premier soupirent? Le mystère — ou la métaphore — s'épaissit lorsque Ben confie à son ami avoir la passion, tous les deux mois, de brûler des serres abandonnées. Des serres « complètement inutiles, dit-il, comme il s'en trouve partout en Corée ». Même que l'heure du prochain feu approche, ajoute-t-il. Ayant dansé seins nus au crépuscule (ce plan-séquence, ensorcelant, qui enregistre en temps réel les modulations de la lumière, a la force d'un souvenir impérissable en train de s'écrire sur la rétine), Haemi devient introuvable dès le lendemain...

Pour les tenants et les aboutissants des personnages comme de l'intrigue, **Burning** excelle à nous tenir, sur 2 h 30 fabuleusement compactes, dans un état d'expectative et de perplexité, de suspension du jugement confinant (même sur 150 minutes) à la plus habile des économies narratives. Aucune parole de trop n'y est prononcée, aucune explication inutile entendue et aucun indice n'y est surligné jusqu'à son saisissant dénouement. Nous nous demandons, par exemple, pourquoi Jongsu arpente son village pour y recenser les serres abandonnées. Est-ce pour en désigner une à la jouis-



sance étrange de Ben, pour le séduire? Ou pour éclaircir ce pour quoi aucune serre n'a brûlé dans son entourage, malgré l'insistance de Ben en faveur du contraire? Car ainsi que pour le « Jack » de **The House that Jack Built** de Lars von Trier, la meilleure façon de se cacher consiste encore à ne point se cacher du tout, pour Ben aussi « on ne voit pas ce qui est trop près de soi ». Et le public, qui s'était assoupi dans les sortilèges insolites d'une histoire de triangle amoureux, de se réveiller sans prévenir et saisi d'hypothèses de plus en plus sinistres, au cœur de ce qui rappelle plutôt une enquête policière, à l'horizon de laquelle se profile un violent ressentiment de classe. « Le genre policier », disait l'écrivain Jean-Patrick Manchette, coauteur de *Laissez bronzer les cadavres* récemment porté à l'écran, « est le plus politique des genres littéraires ».

Miné de scènes-clés à la banalité trompeuse, modulé comme un voyage démarré sur l'enchantement d'un choc esthétique qui se poursuit comme un voyage au cœur des ténèbres, **Burning** n'est pas seulement une diabolique machine narrative ayant pour thème la machination et le faux semblant. C'est aussi une exploration tourmentée de l'inconciliable division qui oppose la liberté désinvolte des nantis, leur capacité à vivre dans le monde comme dans un vaste terrain de jeu, aux contraintes que le réel impose aux jeunes et aux gens d'extraction modeste, et leur vole leur destin. Et une noire allégorie de l'attraction qu'exercent les uns sur les autres, dont ces riches qui se distraient, se moquent, ou pire encore, des sujets des classes laborieuses piégées par leurs rêves d'ascension sociale. De la petite faim à la grande et de la grande à la petite, Haemi n'a pas emprunté le chemin qu'elle valorisait, la mondanité de Ben pourrait cacher un sociopathe, et l'allure mutine de Jongsu, jeune homme de peu de mots, dissimuler une imagination débordante en quête d'exutoires inquiétants. L'expression a beau être rabâchée, **Burning** est bien un film dont les mystères et l'implacable démonstration, véritable coup de maître, ne laissent pas indenne. 



Corée du Sud / 2018 / 148 min

RÉAL. Lee Chang-dong **SCÉN.** Lee Chang-dong et Oh Jung-mi, d'après une nouvelle d'Haruki Murakami **IMAGE** Hong Kyung-pyo **SON** Lee Seung-chul **MUS.** Mowg **MONT.** Kim Da-won et Kim Hyun **PROD.** Lee Chang-dong, Hwang Soo-jin, Lee Joon-dong et Ok Gwang-hee **INT.** Yoo Ah-in, Steven Yeun, Yun Jong-seo, Lee Joong-ok, Ok Ja-yeon **DIST.** Cinéma du Parc